L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

BUREAUX No 75 RUE DE CHARTRES.

DIMANCHE MATIN, 23 MAI.

La presse radicale de France.

Nous n'avons pas la collection des journaux radicaux français, mais les extraits suivants empruntés aux derniers numéros de la Patrie ne donnent qu'une faible idée de leur ton et de leurs idées.

Les "radicaux" ont un tort particulier pour provoquer les sympathies des gens honnêtes. Quand Gambetta, le 4 Septembre et en grande tenue le Rapport inédit de Louis Alphonse XII, vit d'ouvrage:

"Alors au fond de la cathèdre, à droite, à demi cachée par une grande dame blonde et rête qui le regarde avec tendresse et propose avec effort, apparaît un petit jeune homme, délicat et gêné, à l'œil terne, à la poitrine étroite, à l'aspect dérisoire et malheureux, qui salue vagamment en regardant le ciel. Ses cheveux, de couleur indécise, ont été collés à son temple par un coiffeur inexpert. Son lèvres dédaigneuses d'un'ouvrent comme pour laisser passer une parole que la langue et le gosier n'ont pas la force de pousser dehors; son nez est fin, ses joues blanches et creuses; ses bras ont la même désinvolture et ses mains ont l'énergie des grands spectres. Il est encore enfant, et il semble déjà spectre. Il a tout juste la consistance de ces fantômes couronnés qui apparaissent à Richard III."

Le moyenne n'est-il pas plein d'un heureux avenir à l'heure où l'on cherche à enlever à la France les sympathies non équivoques du gouvernement de Madrid?

—Extrait de la *Lanterne*, à l'adresse des opportunistes, à propos du retard apporté au dépôt du projet de loi sur la presse:

"Cette charge à la Danmier n'est pas seulement l'œuvre du défectueusement Jules Simon, de l'ancien bonapartiste de Lutzembourg et de l'agent Décagnano. Les véritables auteurs de cette comédie, ce sont les prudentsmen du peuple qui, depuis huit mois, détiennent un projet de loi sur la presse dont ils semblent faire exprès de révéler indéfiniment le dépôt. Il suffirait de trois jours de travail pour mettre fin au régime d'engorgement qui pèse sur les feuilles politiques.

"Nous n'osons pas avouer les motifs d'une aussi incroyable mauvaise volonté. Jusqu'ici, nous n'avons voulu voir dans la conduite des opportunistes que le résultat d'une timidité exagérée. Les directeurs seraient probablement plus surpris que nous le sortions nous mêmes, s'ils apprenaient tout à coup que les modérés ont pris vis-à-vis de M. le président du conseil, l'engagement de ne déposer leur rapport sur la presse que le jour où il sera arrivé à tuer, l'an après l'autre, tous les journaux intransigeants."

X...y

—Les conservateurs, en raison des complications extérieures, ayant demandé la trêve des partis, voici comment le *Radical* accueille cette proposition:

"Les réactionnaires sont en train de nous en faire une bien bonne: ils nous proposent la trêve des partis.

"Ils ont tout: l'armée, la police, la magistrature. Ils ont la presqu'île Dieu et l'île des Pins pour y enfermer ceux qui les gênent. Ils ont les chambres des communes mixtes pour suspendre les *Droits de l'homme* et M. Jules Simon pour poursuivre le *Radical*, nous présente que nous nous retirons à demeurer qu'un homme ressuscité il y a plus de dix-huit cents ans soit le fils de Dieu.

"Alors les partis clérical, bonapartiste, orléaniste et légitimiste, se voyant rhédémenté et incessamment installés dans cet immeuble qu'on appelle la France, trouvent très mauvais qu'un autre pays essaye de les faire déguerpir et ils demandent une trêve. C'est à la fois commode et hygiénique."

—Le *Marseillaise* revient aujourd'hui sur son but, en même temps qu'elle constate, non sans amertume, le mauvais gré qui lui ont fait les journaux républicains:

"Nous croyons, nous, que les Assemblées animées de l'esprit révolutionnaire résistent seules aux coups de main. Or, la gangue politique recommandée par M. Thiers n'a engendré que des trembleurs, et l'opportunisme lui a fortifié dans leur nature. Vite, en érigeant un principe républicain cette théorie du laisser-faire. Nous savons, en outre, que l'improductivité de cette politique tend à désaffectionner du pays en plus les départements des institutions républicaines. C'est pourquoi nous voulons agiter le pays et le désabuser. C'est pourquoi la *Marseillaise* recueille de nombreuses adhésions en province. C'est pourquoi enfin les endormeurs de toutes sortes lui font mauvais visage et lui pleurent rigueur."

Le bouquet c'est l'avis donné aux bourgeois par la *Lanterne*, à propos de l'amnistie:

"Bourgeois imbéciles et aveugles qui, dans vos esprits obtus, n'avez même pas cette compréhension de la clémence qu'avait Octave-Auguste, et qui ne voyez pas qu'il n'y a pas seulement dans le pardon générosité, mais bonne affaire, je vous plains. Il y a des moments où ce qui s'entasse autour de vous d'effrayantes inimitiés s'épouvante moi-même. Vous vous imaginez que la nuit est un décoloment, que l'écrasement est une fin; mort et écrasement ne sont que des trêves. Et vous ne savez pas ce que le triomphe implacable *prépare d'implacables revanches*.

En regard de ces appels aux passions, il est consolant de lire les conseils pacifiques que le *Constitutionnel* adresse à nos lecteurs sous le titre *Un peu de sang-froid*:

Notre voie est toute tracée; nous recueillir, nous réserver, nous refaire, serrons nous serrer autour de la patrie, en méprisant, en oubliant de moins les vaines et limites clientèles qui nous entraînent en des sentes diverses. Si nous avons le bon sens et le courage de nous souvenir que nous sommes tous Français, et républicains et légitimistes, et bonapartistes, et républicains que nous pouvons être, nous pouvons encore tirer de cette vieille France, si épuisée et si obstinée, une respectable force de résistance. Si bas que nous soyons tombés, nous sommes encore faits pour compter; notre plus grand ennemi est le mépris que nous affectons d'avoir pour nous-mêmes. A bien considérer le temps actuel, c'est le mal qui principalement blesse sur nous.

SUITE DE L'AFFAIRE SAINT RENÉ TAILLANDIER.—Hier, à une heure de l'après-midi, un certain nombre d'étudiants se sont réunis place de la Sorbonne. Ils ont commencé par se rendre à la salle Gerson. Là, ils ont appris que M. Saint-René Taillandier ne serait pas son cours.

Ils voulaient pas renoncer à leur petite manifestation, les étudiants ont pris le chemin de la Sorbonne. En y arrivant, ils se sont rappelé l'aspect M. Saint-René Taillandier sur l'un des lampions. Puis, ils ont entonné le cantique: *"Esprit saint, descendez en nous*, en travestissant les paroles.

Après le cantique, est venue la chanson de Malbrough. Ces messieurs ont entonné ces chants:

Il veut sauver la France
Mirontons, mirontons, mirontaine,
Il veut sauver la France
Avec le Sacré-Cœur.

Un manifestant a alors donné lecture d'un article de la *Défense*. A la suite de cette lecture, des cris de: *A bas Taillandier! Vive la Révolution! Vive la République!* ont furieusement éclaté.

Mgr de Sura, étant venu à passer, a été assailli par des huées, des cœurs de sifflet et des vociférations parmi lesquelles on entendait clairement: *A bas le calotte!*

A ce moment des gardiens de la paix, venant de Vaugirard, ont dispersé la foule, qui s'a pas résisté.

On croyait la chose terminée: on se trompait. Les perturbateurs, en se dispersant, s'étaient donné rendez-vous devant la maison de jésuites, rue Lhomond.

Là, les cris et les chants ont recommencé. Les sergents de ville sont accourus une seconde fois et n'ont pas eu de peine à tout faire rentrer dans l'ordre.

Trois arrestations seulement ont été opérées.

LES SOFTAS A PESTH.—Dans la journée du 20 avril la députation des sectes qui s'est chargée de rapporter la bibliothèque Corvine a fait son entrée solennelle à Pesth. Une foule immense, qu'on évalue à 40,000 personnes, s'est portée à leur rencontre. Sur leur passage, les maisons étaient pavoisées et ornées de tapis. A l'arrivée de train à une heure et demie, des vivats accueillirent les Turcs. Le représentant de la ville de Pesth, M. Arpad de Mathyas, reçut les visiteurs et leur adressa un discours rappelant le symbole de la Hongrie pour la Turquie, "qui sont toutes les deux à la tête de la civilisation."

Un étudiant parla en turc au nom de la jeunesse universitaire: "Venez dans nos bras, a-t-il dit, frères; scellons l'alliance de la jeunesse hongroise et turque; montrons au monde que nous sommes des frères et que nous sommes dans de vous. Que nos premières paroles soient: Bienvenue soit nos chers frères de Turquie." A ce discours, le chef qui constituait la députation répondit également en turc. Ensuite, le cortège se mit en marche et suivit un boulevard jusqu'à l'hôtel Hungaria, où un banquet attendait les softas. Les polices ne s'est montrée nulle part et aucun désordre n'a eu lieu.

Pendant que les savants discutent, en France, sur l'innocuité ou culpabilité de cette, la magicienne anglaise continuant à l'amende les épidémies qui vendent des pays et les entraînent à leur, qu'elle continuerait du moins les vaines et limites clientèles qui nous entraînent en des sentes diverses. Si nous avons le bon sens et le courage de nous souvenir que nous sommes tous Français, et républicains et légitimistes, et bonapartistes, et républicains que nous pouvons être, nous pouvons encore tirer de cette vieille France, si épuisée et si obstinée, une respectable force de résistance. Si bas que nous soyons tombés, nous sommes encore faits pour compter; notre plus grand ennemi est le mépris que nous affectons d'avoir pour nous-mêmes. A bien considérer le temps actuel, c'est le mal qui principalement blesse sur nous.

SUITE DE L'AFFAIRE SAINT RENÉ TAILLANDIER.—Hier, à une heure de l'après-midi, un certain nombre d'étudiants se sont réunis place de la Sorbonne. Ils ont commencé par se rendre à la salle Gerson. Là, ils ont appris que M. Saint-René Taillandier ne serait pas son cours.

Ils voulaient pas renoncer à leur petite manifestation, les étudiants ont pris le chemin de la Sorbonne. En y arrivant, ils se sont rappelé l'aspect M. Saint-René Taillandier sur l'un des lampions. Puis, ils ont entonné le cantique: *"Esprit saint, descendez en nous*, en travestissant les paroles.

Après le cantique, est venue la chanson de Malbrough. Ces messieurs ont entonné ces chants:

Il veut sauver la France
Mirontons, mirontons, mirontaine,
Il veut sauver la France
Avec le Sacré-Cœur.

Un manifestant a alors donné lecture d'un article de la *Défense*. A la suite de cette lecture, des cris de: *A bas Taillandier! Vive la Révolution! Vive la République!* ont furieusement éclaté.

Mgr de Sura, étant venu à passer, a été assailli par des huées, des cœurs de sifflet et des vociférations parmi lesquelles on entendait clairement: *A bas le calotte!*

A ce moment des gardiens de la paix, venant de Vaugirard, ont dispersé la foule, qui s'a pas résisté.

On croyait la chose terminée: on se trompait. Les perturbateurs, en se dispersant, s'étaient donné rendez-vous devant la maison de jésuites, rue Lhomond.

Là, les cris et les chants ont recommencé. Les sergents de ville sont accourus une seconde fois et n'ont pas eu de peine à tout faire rentrer dans l'ordre.

Trois arrestations seulement ont été opérées.

LES SOFTAS A PESTH.—Dans la journée du 20 avril la députation des sectes qui s'est chargée de rapporter la bibliothèque Corvine a fait son entrée solennelle à Pesth. Une foule immense, qu'on évalue à 40,000 personnes, s'est portée à leur rencontre. Sur leur passage, les maisons étaient pavoisées et ornées de tapis. A l'arrivée de train à une heure et demie, des vivats accueillirent les Turcs. Le représentant de la ville de Pesth, M. Arpad de Mathyas, reçut les visiteurs et leur adressa un discours rappelant le symbole de la Hongrie pour la Turquie, "qui sont toutes les deux à la tête de la civilisation."

Un étudiant parla en turc au nom de la jeunesse universitaire: "Venez dans nos bras, a-t-il dit, frères; scellons l'alliance de la jeunesse hongroise et turque; montrons au monde que nous sommes tous des frères et que nous sommes dans de vous. Que nos premières paroles soient: Bienvenue soit nos chers frères de Turquie." A ce discours, le chef qui constituait la députation répondit également en turc. Ensuite, le cortège se mit en marche et suivit un boulevard jusqu'à l'hôtel Hungaria, où un banquet attendait les softas. Les polices ne s'est montrée nulle part et aucun désordre n'a eu lieu.

Pendant que les savants discutent, en France, sur l'innocuité ou culpabilité de cette, la magicienne anglaise continuant à l'amende les épidémies qui vendent des pays et les entraînent à leur, qu'elle continuerait du moins les vaines et limites clientèles qui nous entraînent en des sentes diverses. Si nous avons le bon sens et le courage de nous souvenir que nous sommes tous Français, et républicains et légitimistes, et bonapartistes, et républicains que nous pouvons être, nous pouvons encore tirer de cette vieille France, si épuisée et si obstinée, une respectable force de résistance. Si bas que nous soyons tombés, nous sommes encore faits pour compter; notre plus grand ennemi est le mépris que nous affectons d'avoir pour nous-mêmes. A bien considérer le temps actuel, c'est le mal qui principalement blesse sur nous.

—Un étudiant en droit, qui assistait à la manifestation de la Sorbonne, vient de nous envoyer un billet de 5 francs, dont la détenue est ainsi conçue:

"Dédié à ceux qui le lisent!"

A MINUIT.—Un conservateur protestant contre la présentation de renvoi au gouvernement, doutant que certains ... mandataires.

—Qu'est-ce, dit-il, qu'est-ce qu'un conseiller municipal?... Oui, ... qui ... administrateur. Or, s'il n'a jamais ... de fortune, il n'a pas ... à ... administrer, d'où qu'il ... administrer.

—Qui, mais s'il a ... ?

—Oh! dites ... il n'a pas ... ?

—C'est M. *Chéissinier*, ... de la *Pensée*, qui a ... *Mlle Fabrier*, ... Cayenne.

AU départ le ... ?

Mes enfants, ... vous vous ... ?

Que votre ... ?

Tâchez ... ?

Ce ... ?

—Terminons, avec le chroniqueur de l'*Echo*, par le mot si ... de Diderot ... ?

Les deux ... ?

—Voilà, dit ... ?

—Quand ... ?

—Il pourrait ... ?

—Quand ... ?

—On dit ... ?

—On dit de Barcelone ... ?

—Une bien ... ?

—Un ... ?

—Voici ... ?

—Un ... ?

—Un ... ?

—Un